

LE PATRIOTE CANADIEN,

Journal Hebdomadaire, politique, Historique, Littéraire & Industriel.

54 pour l'année.]

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR LUDGER DUVERNAU, EX-ÉDITEUR ET PROPRIÉTAIRE DE LA MINERVE DE MONTREAL.

[Payables d'avance.]

VOL. II.

BURLINGTON, VERMONT, MERCIERSON SOIR, 6 NOVEMBRE 1822.

M. D. 1d.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

Mort et funerailles de Napoléon.

"Je m'apprends à mourir," répondait tranquillement l'empereur à son médecin Automarchi au jour que celui-ci le voyait plus abattu que de coutume lui reprochait avec douceur de n'avoir pas pris, la veille, une potion qu'il lui avait préparée. "Ne savez-vous pas que l'Angleterre réclame mon cadavre ?" avait-il ajouté ; il ne faut pas la faire attendre trop longtemps."

Automarchi ayant essayé de persuader que son état offrait encore des chances de guérison, l'empereur l'interrrompt en lui disant avec un signe de tête négatif :

"Non, docteur, non !... Pourquoi me bercer d'illusions trompeuses, je sais ce qui en est : je suis résigné." L'Angleterre a trouvé le moyen de m'exiler même dans mon exil. Hudson Lowe aurait bien voulu me tirer un coup de fusil pour me tuer plus vite, mais la blessure eut saigne aux yeux du monde et salit toute l'histoire d'Angleterre. Comme on ne voit pas saigner le cœur, c'est un cœur qu'ils m'ont frappé en m'outrageant en valets de bourreaux, en me disputant mon pain, mon lit et jusqu'à mon ombre... N'ai-je pas été assez patient à la torture ?... Il me faut en finir avec eux."

En effet, l'année 1821 avait commencé sous de funestes auspices pour les exiles de Sainte-Hélène. Des le commencement d'avril, Automarchi avait jugé que Napoléon touchait aux derniers jours de sa vie. L'illustre capitaine lui-même ne cherchait pas à s'abuser sur sa fin prochaine : mais, toujours semblable à lui-même, il regardait la mort avec la même impossibilité, le même sang-froid que sur les champs de bataille. Le 17 mars précédent, il avait dit à son médecin :

"Ce n'est pas la tablessse, c'est la force qui m'étoffe, c'est la vie qui me tue !" Puis, regardant le ciel bleu et sans nuages, il ajouta avec regret : "Il y a six ans, à pareil jour (il était à Auxerre, revenant de l'île d'Elbe), il y avait des nuages au ciel... Ah ! je serais gai si je revoyais ces nuages !" Et posant la main du docteur sur sa poitrine : "C'est un conteau de boucher qu'il m'a mis là, reprit-il en respirant avec peine, et ils ont brisé la lame dans la plaie."

Cependant la grande fine de l'empereur ne faiblissait pas devant l'idée de la destruction, et, à la voir présider à la rédaction de son testament, à le voir distribuer à chacun sa part de gloire dans ses immortels souvenirs, on eut dit qu'il s'occupait encore de la couronne d'une empire ou du succès d'une bataille. Tout ce qu'il disait était rempli de dignité, de calme et de bonté. Le lit dans lequel il était à demi-couché, était couvert d'objets scellés, destinés soit à son fils, soit à sa famille, soit aux officiers ou aux serviteurs de sa maison.

Le même jour, à neuf heures du soir, enveloppé dans sa robe de chambre et asis dans un grand fauteuil, un petit guéridon devant lui, Napoléon fit apposer sur ses testaments et codicilles les signatures et les cachets de ses trois exécuteurs testamentaires, le général comte Bertrand, le général comte Montholon et Marchand, son premier valet de chambre. Puis ayant ainsi qu'il le voulait mis ordre à ses affaires, il s'occupa longuement de l'état et des besoins de tous ceux qui l'avaient accompagné. Il entretenait ses exécuteurs testamentaires de ce qu'ils auraient à faire à leur arrivée en Angleterre et en France, pour que ses œuvres ne restassent pas exilées à Sainte-Hélène. Il leur dit à ce sujet :

"Lorsque vous verrez mon fils, vous l'engagerez à reprendre son nom de Napoléon aussitôt qu'il sera en âge de raison et qu'il pourra le faire convenablement. S'il y avait un retour de fortune et qu'il remontât sur le trône, il est de votre devoir, messieurs, de lui mettre sous les yeux tout ce que je dois à mes vieux officiers, à mes vieux soldats, à mes fidèles serviteurs. Mon souvenir, j'en suis certain, fera la gloire de la vie de mon fils... Je désire que le moins possible les personnes de mon sang soient à la cour des rois, je désire encore que mes neveux et nièces se marient entre eux, soit dans les états romains, soit dans les républiques suisses, soit dans les États-Unis d'Amérique... lorsque vous pourrez voir l'impératrice Marie-Louise, entretenez-la des sentiments que j'ai toujours eus pour elle : recommandez-lui mon enfant qui n'a d'autres ressources que de son côté... En imprimant mes campagnes d'Italie et d'Egypte et mes autres manuscrits, on les dédiera à mon fils, ainsi que les lettres des souverains si on les trouve. On se procurera sans doute aux archives, et la vanité nationale ne peut que gagner beaucoup à cette publication."

Les jours qui précédèrent la mort de l'empereur furent plutôt employés par lui à des conversations graves ou à des lectures édifiantes qu'au soin de sa santé. Les deux dernières lectures qu'on lui fit furent les *Campagnes de Dumouriez*, lues par Marchand, et les *Orations funèbres de Bossuet*, que lui lut l'abbé Vignali, son aumônier.

Cependant, quelques lueurs d'espérance de conservation venaient briller de temps à autre aux yeux de ses fidèles serviteurs ; par moment,

Napoléon reprenait toute sa vivacité d'esprit. Il souriait en se laissant aller à ses habitudes de causeries toujours empreintes d'un charme et d'un laisser aller inexpressibles ; mais ces bons moments duraient peu, et bientôt il retombait dans l'engourdissement et le marasme. "Ah ! secrétai-til alors, en quel état suis-je tombé ! J'étais si actif, si alerte. Naguère encore je parcourais l'Europe à cheval... A peine si je puis à présent soulever ma paupière. Je ne suis plus Napoléon."

Et il refermait les yeux et son front se rembrunissait ! Que d'images, que de pensées profondes devaient alors traverser l'âme de ce lion aux abois !

Dans les derniers jours de mars l'empereur souffrait déjà beaucoup. Automarchi, en présence du docteur Arnott, chirurgien du régiment anglais en garnison à Sainte-Hélène, cherchait à lui redresser par des fomentations, les extrémités inférieures atteintes d'un froid glacial.

"Laissez-moi ! s'écria le malade, ce n'est pas là, c'est à l'estomac, c'est au foie qui est le mal ! Vous n'avez point de remède, point de préparations, point de médicaments pour calmer le feu dont je suis dévoré."

Le docteur Arnott essaya de lui persuader qu'il avait le foie intact :

"Ah ! ah ! monsieur ! vous croyez ? lui dit Napoléon, en jetant à l'anglais un regard plein d'amertume. Eh bien ! soit ! ajouta-t-il, puisque votre Hudson-Lowe l'a décreté."

Le ciel paraît vouloir signaler au monde la perte qu'il allait faire du plus grand homme des temps modernes : une comète a longue chevelure apparut tout à coup à l'horizon de Sainte-Hélène vers les derniers jours de mars. On parla autour du lit de l'empereur de cette apparition.

"Une comète ! s'écria-t-il en faisant un effort pour se dresser sur son lit. Une comète ! ce fut le signe précurseur de la mort de César," ajouta-t-il encore en laissant retomber sa tête.

Cette comète devait être l'avant-coureur de l'agonie de César de la France. A compter des derniers jours d'avril, on ne pouvait plus s'abuser sur la mort imminente de l'Empereur ; lui-même supposta, avec une rare énergie, le petit nombre d'heures qu'il avait encore à vivre et, en monarchie, en chretien, il les employa à sceller sa magnifique gratitude pour les compagnons volontaires de son exil, à recevoir des mains de son aumônier les derniers secours que la religion catholique accorde à ses enfants sur le seuil de l'éternité.

"Je suis né dans la religion catholique, avait-il dit : je veux remplir les devoirs qu'elle impose, et recevoir les secours qu'elle admettre."

Dès ce jour, la chambre de l'empereur fut fermée à tout le monde, excepté aux généraux Bertrand, Montholon et à Marchand. Napoléon arrêta ses dernières volontés et fit son testament. Lorsqu'il eut permis à Automarchi d'entrer :

"Voilà mes apprêts, lui dit-il, je m'en vais, c'est fait de moi, que la volonté de Dieu l'accorde !"

Ces paroles avaient été aussi les dernières prononcées par le Christ mourant.

Puis il chargea son médecin de faire l'apostrophe de ses signatures et les cachets de ses trois exécuteurs testamentaires, le général comte Bertrand, le général comte Montholon et Marchand, son premier valet de chambre.

Puis ayant ainsi qu'il le voulait mis ordre à ses affaires, il s'occupa longuement de l'état et des besoins de tous ceux qui l'avaient accompagné. Il entretenait ses exécuteurs testamentaires de ce qu'ils auraient à faire à leur arrivée en Angleterre et en France, pour que ses œuvres ne restassent pas exilées à Sainte-Hélène. Il leur dit à ce sujet :

"Lorsque vous verrez mon fils, vous l'engagerez à reprendre son nom de Napoléon aussitôt qu'il sera en âge de raison et qu'il pourra le faire convenablement. S'il y avait un retour de fortune et qu'il remontât sur le trône, il est de votre devoir, messieurs, de lui mettre sous les yeux tout ce que je dois à mes vieux officiers, à mes vieux soldats, à mes fidèles serviteurs. Mon souvenir, j'en suis certain, fera la gloire de la vie de mon fils... Je désire que le moins possible les personnes de mon sang soient à la cour des rois, je désire encore que mes neveux et nièces se marient entre eux, soit dans les états romains, soit dans les républiques suisses, soit dans les États-Unis d'Amérique... lorsque vous pourrez voir l'impératrice Marie-Louise, entretenez-la des sentiments que j'ai toujours eus pour elle : recommandez-lui mon enfant qui n'a d'autres ressources que de son côté... En imprimant mes campagnes d'Italie et d'Egypte et mes autres manuscrits, on les dédiera à mon fils, ainsi que les lettres des souverains si on les trouve. On se procurera sans doute aux archives, et la vanité nationale ne peut que gagner beaucoup à cette publication."

Le 4 mai, Napoléon était au plus mal. Le temps était affreux, la pluie tombe par tornes, le vent détruisit toutes les plantations d'arbres qui bordaient Longwood. Un seul arbre, le saule sous lequel il aimait à se reposer, résista encore ; un tourbillon le déracina et le transporta au loin, comme si rien de ce qu'avait aimé l'empereur n'eût du jus de survivre, et cependant la violence de la tempête, le bruit de l'ouragan ne l'avaient pas tiré d'lassous-pieds leste et hargne ou il était resté plongé.

Enfin, le lendemain, 5 mai 1821, anniversaire d'un amas célèbre dans les annales du monde, le docteur Automarchi annonça aux Français de Sainte-Hélène que Napoléon n'avait plus que quelques instants à vivre. Celle nouvelle, bien qu'elle fut depuis longtemps prvue, fut accueillie par le silence et la douleur la plus profonde.

Ce fut un spectacle sublime et touchant à la fois que de contempler autour du lit de l'auguste moribond ce petit nombre de Français respectés fidèles à leur souverain, à leur père. Mme Bertrand, cette femme, si noble-

ment et si simplement honnue, était assise au chevet de la couche où se débattait dans les dernières étreintes de l'agonie, le grand homme expirant. Les généraux Bertrand et Montholon étaient debout auprès d'elle ; Marchand et les autres serviteurs comprenaient, en versant des larmes, les dernières pulsations de son cœur. L'abbé Vignali, à genoux devant un crucifix, recitait les prières des agonisants, l'anxiété et le désespoir étaient peints sur toutes les physionomies ; mais le respect enchaînait les larmes, et le silence eloquent de cette scène de mort n'était troublé que par la respiration saccadée et hâtive de Napoléon et les prières du prêtre.

L'œil de l'empereur est fixe, sa bouche est tendue ; quelques gouttes d'eau sucree introduites par le docteur Automarchi relèvent le pouls. Un soupir s'échappe de la noble poitrine, on ressent à l'espérance... Tout à coup Napoléon fait un effort, il cherche à soulever sa tête : les mots *France !... armée !... sortir* sortent de sa bouche... Ce furent les derniers qu'il prononça.

Un instant après, il se passa une double scène que l'histoire ne manquera pas de recueillir un jour. Mme Bertrand avait fait appeler ses enfants (sa fille Hortense et ses trois fils), pour qu'ils viennent contempler une dernière fois leur souverain et leur bienfaiteur. Ces pauvres enfants paraissaient d'un mouvement usuré, s'agenouillent et tombent à genoux devant le lit de l'empereur, dont ils prennent les mains qu'ils couvrent de baisers et de pleurs. Le jeune Napoléon Bertrand ne peut dompter son émotion, il repousse par des fers... Il s'assez regu un autre accueil d'Alexandre, de l'empereur François, du roi de Prusse lui-même... Mais il appartient à l'Angleterre de surprendre, d'extraire les rois et de donner au monde le spectacle mondial de quatre grandes puissances s'acharnaient sur un seul homme. C'est le ministère anglais qui a choisi ce rocher, où se consume en moins de trois ans la vie des Européens, pour y échapper la misère par un assassinat. Et comment m'a-t-on traité depuis que je suis sur cet écuil !... Il n'y a pas d'indignes dont on ne se soit fait une joie de m'abréaver... Les plus simples communications détaillées, celles même qu'on n'a jamais interdites à un sceau, que l'escrivain attend, n'ont été refusées... Ma femme, mon fils ne vivent plus pour moi depuis six ans. Pendant six ans où m'a ainsi tenu à la torture du secret, renfermé entre quatre cloisons. Le gouvernement britannique m'a assassiné longuement, en détail, avec préméditation, et l'infaudé Hudson-Lowe a été l'exécuteur des hautes œuvres... Ce gouvernement finira, un jour, comme la superbe république de Venise ! Quant à moi, mourraur sur cet affreux rocher, je lègue l'*approbation de ma mort à la maison royante d'Angleterre !*"

Le soir de cette journée, c'est-à-dire le 29 avril, après avoir bu un peu d'eau de la fontaine située à une lieue de Longwood, il se sentit plus calme, écrit à ceux qui l'entouraient : "Si la destinée veut que je vive encore quelques jours, j'éleverai un monument au pied de cette source jaillit, en mémoire du soulagement qu'elle m'a procurée... Si après ma mort on ne proscrit pas mon cadavre comme on a proscrit ma personne, si on me refuse pas un peu de terre, je souhaite qu'on ou ensevelisse mon corps là où coule cette eau si douce et si pure ; ou bien dans la cathédrale d'Ajaccio en Corse, ou mieux encore sur les bords de"

Ici s'arrête l'écriture d'une voix creuse et stridente, l'empereur est en péril, et il n'appelle pas Noverraz, l'un des serviteurs de l'empereur qu'une heure débraide restera au lit depuis longtemps, apparu dans la chambre comme un fantôme, pale échevelé, hors de lui.

"Quoi ! s'écria-t-il d'une voix creuse et stridente, l'empereur est en péril, et il n'appelle pas Noverraz à son secours ! Sire ! continue-t-il en fondant en larmes et en se cramponnant au pied du lit de Napoléon malgré les efforts des assistants, me voilà ! Voilà Noverraz prêt à vous délivrer, prêt à mourir pour vous ! Sire, par pitié, répondez-moi ! Sire, je vous cu supplier, un mot à votre pauvre Noverraz..."

N'obtenant pas de réponse, le fidèle serviteur se retourna vers les assistants, et prononça ces mots avec un accent déchirant : "Il ne veut plus me reconnaître !"

Automarchi chercha à calmer l'insfortunate, dont la raison semblait égarée : il ne put y réussir, et quelques domestiques l'entraînèrent en pleurant avec lui.

Il est six heures du soir, l'anxiété du docteur redouble. Cette main, qui tant de fois donna le signal de la victoire, et dont il étudie les pulsations, s'est glacée. Le médecin Arnott, les yeux sur sa poitrine, compte les intervalles d'un soupir à l'autre : quinze secondes, puis une minute s'écoulent. Au même instant le bruit du canon des forts de Sainte-Hélène annonce le coucher du soleil... Napoléon rend le dernier soupir... Sa grande ame semblait n'attendre, pour s'échapper de son corps, que ce signal formidable. L'astre du jour et Napoléon devaient s'éteindre ensemble, dans le même éclat de pourpre et de gloire ; le bronze des batailles devait saluer en même temps le départ du soleil pour un autre hémisphère, le départ du héros pour l'immortalité.

L'empereur venait d'expirer. Automarchi chia quitta la main qu'il tenait.

"Tout est fini, dit-il, d'une voix grave."

Aussitôt, toutes ces douleurs si long temps inutiles, si péniblement contenues, se révèlent à la fois. La chambre de Napoléon restera tassée de sanglots et de gemissements ; on s'apprête de ce lit sur lequel ne repose plus qu'un cadavre, et chacun vient contempler une dernière fois les traits de Napoléon, qui n'a longue agone n'a cependant point défiguré : seulement ses levres sont entièrement décolorées, sa bouche s'est contractée faiblement, ses yeux sont fixes, sont tout sensiblement calme et serein. L'abbé Vignali, qui était resté agenouillé, se leva alors, s'approcha du lit, et, d'une voix entrecoupée, fit entendre ces paroles du grand orateur sacré :

"Ainsi passe la gloire de ce monde !"

Dans cet intervalle, le capitaine Crockett entra pour constater l'heure de la mort de l'empereur ; sa démarche se révélant du trouble de son ame : il se retira avec respect en faisant aux assistants des excuses de l'obligation où il se trouvait de remplir sa mission. Peu après deux médecins anglais remplacèrent le capitaine. Ils poserent la main sur le cœur de l'illustre victime et retournèrent rapidement certifier à sir Hudson-Lowe que *Napoléon était mort* ; mais la présence d'un anglais ne devait plus souiller la chambre de Napoléon, et à des mains françaises seules devaient être confiées les apprêts funèbres de ses obsèques.

On organisa sur-le-champ à Longwood une garde d'honneur, et dès ce moment personne ne penetra plus dans la chambre mortuaire qu'il n'y fut appelé par ses fonctions ou par la permission expresse du général Bertrand. Quelques heures après, les exécuteurs testamentaires de l'empereur prirent connaissance des

deux codicilles qui, selon sa volonté, devaient être ouverts immédiatement après sa mort. Le premier de ces deux codicilles ne contenait que ce court paragraphe :

"Je desire que mes cendres reposent sur le bord de la Seine, au milieu du peuple français que j'ai tant aimé."

Le cercueil de Napoléon mourant sera-t-il enfin exhumé un jour ? La France y compte !

EMILE MARIE DE ST.-HILAIRE.
La fin au Numéro prochain.

CORRESPONDANCE.

MR. LE REDACTEUR,

"La première qualité de l'homme est d'être Citoyen, et la principale vertu qui doit briller en lui est son amour pour son pays."

S'il est des circonstances où l'homme doit se montrer véritablement citoyen, et dans lesquelles son amour pour son pays doit briller d'un éclat vif, c'est surtout quand sa patrie est devenue le point de mirage de la tyrannie la plus atroce ; lorsque tout ce qui nous environne contribue à augmenter les maux où l'on est bloqué.

Que les actes des Despotes qui s'arrêtent à gouverner, soient marqués au sceau de la sécheresse la plus révoltante ; que le pillage, les incendies, l'emprisonnement, les meurtres, le viol, les déportations et toutes les formes les plus horribles soient l'étoile qui guide un gouvernement dans ses relations avec ceux que les circonstances ont forcés de devenir ses sujets ; que l'avenir qui doit succéder aux jours, qui écrasent de leur poids, nous apparaîsse chargé de malheurs et de souffrances, il est du devoir de l'Historien, de l'Homme du siècle de l'époque, d'arracher son titre de *historien de la mort* à *historien de la gloire*, de *metamorphose* qu'on